

*Après la chute de Troie, en présence de la reine Hécube et des Troyennes captives, mais aussi de son mari Ménélas qui a l'intention de la mettre à mort, Hélène entreprend de se disculper.*

HÉLÈNE. Peut-être es-tu résolu, que mes raisons soient bonnes ou mauvaises, à ne pas me répondre, et à me traiter en ennemie ; mais les reproches que tu vas sans doute faire entendre contre moi, je les réfuterai, en opposant nos griefs mutuels. Celle-ci d'abord a enfanté la cause de tous ces malheurs, en enfantant Pâris ; en second lieu, le vieux Priam a causé la perte de Troie et la mienne, en laissant vivre cet enfant, ce Pâris, qu'un songe prophétique avait montré à sa mère comme un flambeau fatal qui devait embraser sa patrie. Or, vois la suite des événements : Pâris est établi juge entre les trois déesses. Athéna Pallas lui offrit la conquête de la Grèce, à la tête de l'armée phrygienne ; Héra lui promit l'empire de l'Asie et de l'Europe, s'il jugeait en sa faveur ; Aphrodite exalte mes charmes, et promet de me donner à lui, si elle obtient le prix de la beauté. Considère maintenant les suites : Aphrodite l'emporte sur ses rivales, et voici quelle fut l'influence de mon hymen sur le bonheur de la Grèce : par là, vous échappez à la domination des Barbares, et au joug de la tyrannie. Mais ce qui fit le bonheur de la Grèce, a fait ma ruine ; vendue pour ma beauté, je me vois outrageusement accusée pour les faits qui auraient dû me valoir des couronnes. Mais, diras-tu, je ne me suis pas encore expliquée sur la question de mon départ clandestin de ton palais. Une déesse trop puissante accompagnait celui qui fut mon mauvais génie, cet Alexandre, ce Pâris, de quelque nom que tu l'appelles, ô lâche époux, ce Troyen à qui tu livras ton palais en quittant Sparte, pour aller dans l'île de Crète. Mais ce n'est pas toi, c'est moi-même que j'interrogerai sur ce qui en résulta : quel sentiment put me porter à abandonner ainsi ma patrie et ma famille, pour suivre un étranger ? Prends-t'en à la déesse, et sois plus puissant que Zeus ; il est le maître des autres divinités, mais il est l'esclave d'Aphrodite. J'ai donc droit à l'indulgence. C'est de là que tu pouvais tirer un grief spécieux contre moi. Lorsque Pâris fut enseveli dans le sein de la terre, et que sa mort eut dissous l'hymen formé par une déesse, je devais quitter sa maison, et me réfugier dans le camp des Grecs : je me suis empressée de le faire. J'en prends à témoin les gardiens des portes, et les sentinelles placées sur les remparts, qui souvent m'ont surprise à suspendre une corde, du haut des murs, pour laisser glisser mon corps jusqu'à terre. Mais un nouveau mari, Déiphobe, me ravit de force, et m'épousa malgré les Phrygiens. Ma mort pourrait-elle encore être juste ? pourrais-tu, ô mon époux, me condamner justement ? Celui-ci m'épouse malgré moi ; et quant à ma fuite de Sparte, au lieu d'obtenir le prix de la beauté, j'ai été livrée à un triste esclavage. Si tu prétends vaincre les dieux, ton désir est insensé.

LE CHOEUR. Reine, défends tes fils et ta patrie, confonds sa perfide éloquence ; car elle parle bien tout en faisant le mal, et c'est un art funeste.

HÉCUBE. **C'est la cause des déesses mêmes que j'entreprends de défendre, en prouvant la fausseté de ses paroles.** Non, je ne crois point qu'Héra, que la chaste Athéna Pallas aient poussé la démence, l'une jusqu'à vouloir vendre Argos aux Barbares, l'autre jusqu'à soumettre Athènes au joug des Phrygiens, en venant parmi les jeux et les plaisirs disputer sur l'Ida le prix de la beauté. Car, qui pouvait inspirer à Héra cette ardeur de paraître belle ? ambitionnait-elle un époux plus grand que Zeus ? Athéna recherchait-elle pour époux quelqu'un des dieux, elle qui, fuyant l'hymen, n'a demandé à son père qu'une éternelle virginité ? **N'accuse pas les déesses de folie pour parer tes vices, tu ne persuaderas pas les sages.** Tu as dit qu'Aphrodite (assertion bien ridicule) accompagna mon fils dans la maison de Ménélas : n'aurait-elle pas pu, en restant tranquille dans le ciel, te transporter avec Amyclé elle-même dans Ilium ? Mon fils était d'une rare beauté, et à sa vue **ton cœur s'est personnifié en Aphrodite.** Les passions impudiques des mortels sont en effet l'Aphrodite qu'ils adorent, et ce n'est pas sans raison que le nom de la déesse ressemble au nom de l'ardeur amoureuse. Dès que Pâris s'offrit à ta vue, brillant de l'éclat de l'or et de tout le luxe des Barbares, **le délire s'empara de ton âme** ; dans Argos, ta vie était bornée à de modiques ressources, et tu te flattais, en renonçant à Sparte, que la capitale de la Phrygie, où l'or coulait à grands flots, fournirait avec profusion à toutes tes dépenses ; le palais de Ménélas ne suffisait pas à ton luxe et à ton goût effréné des plaisirs. Mais non, dis-tu, c'est mon fils qui t'enleva de force. Quel Spartiate a été témoin de ta résistance ? Tes cris invoquèrent-ils le secours de Castor ou de Pollux, tes frères, qui n'habitaient pas alors le séjour des dieux ? Arrivée à Troie, où les Grecs suivirent bientôt tes pas, quand la guerre fut engagée, si l'on t'annonçait quelque succès de Ménélas, tu le vantais aussitôt, et mon fils s'affligeait de cette rivalité redoutable pour son amour ; si les Troyens étaient heureux, cet époux n'était plus rien pour toi. Tes vœux suivaient la fortune, ton cœur était pour elle, et non pour la vertu. Et maintenant tu parles de tes efforts pour te dérober avec des cordes, en te laissant glisser du haut de ces murs, où tu restais malgré toi ! Mais quand te surprit-on à aiguïser le poignard, ou à suspendre le lacet fatal ? C'est ce qu'aurait fait une femme généreuse qui eût regretté son époux. Combien de fois ne t'ai-je pas adressé ces conseils : « Pars, ma fille, laisse mon fils contracter d'autres alliances ; je t'aiderai à gagner furtivement les vaisseaux des Grecs ; fais cesser la guerre entre eux et nous. » Mais ces avis te semblaient amers ; tu régnais avec hauteur dans le palais de Paris, et tu voulais être adorée par les Barbares. Voilà ce qui était grand à tes yeux. Et, après cela, tu oses encore te parer, et tu respires le même air que ton époux ! O femme abominable, qui devrais bien plutôt paraître humble et tremblante, couverte de vêtements déchirés, la tête scalpée à la manière des Scythes, et racheter tes fautes à force de modestie, au lieu de les aggraver par ton impudence ! Ménélas, pour en venir à la conclusion de mon discours, honore les Grecs en la faisant périr comme il est digne de toi, et établis une loi commune à toutes les femmes, la mort pour celle qui trahit son époux.